

Brèves littéraires

Brèves

Papa-lait

Suzanne Myre

Numéro 60, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5837ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2002). Papa-lait. *Brèves littéraires*, (60), 55–58.

SUZANNE MYRE

Papa-lait

Ça fait déjà autant de jours que les doigts d'une main qu'il s'est pas montré le nez à la maison. Maman semble pas s'en faire, elle en parle pas en tous cas. Elle placote tout le temps, comme pour boucher les trous de silence, de tout mais surtout de rien. Dans la cuisine où elle passe le plus clair de son temps, je l'entends siffloter, un air pas si gai qui me chante quelque chose de pas gai du tout dans mon oreille. Moi, quand je siffle, elle met son doigt sur ma bouche. Elle dit : « C'est une petite fille que j'ai ou un petit gars ? ». Et moi alors, c'est une maman que j'ai ou un papa ?

Elle pétrit de la pâte, y aura une tarte pour dessert. Comme pour un jour gris qu'il faut embellir pour moins le voir, un jour qu'y faut consoler, ou un jour de fête. Pourtant ce midi, elle a dit des gros mots au téléphone. Je pense qu'elle lui parlait. Elle chuchotait, puis elle haussait la voix, comme lorsqu'elle me raconte des histoires et qu'elle passe du petit chapeyron au loup, sa voix fait des vagues. En tous cas, moi quand je dis ce genre de gros mots, je suis privée de dessert. Elle, quand elle en dit, elle en fait, du dessert. C'est à y rien comprendre, ou alors, y a pas de justice.

Je suppose que s'il y en avait une, justice, il serait là

et me ferait sauter dans les airs, comme fait celui de Patricia. Des fois, par la fenêtre illuminée de leur salon, je les vois : il relève ses manches et la soulève au bout de ses bras et la fait voler comme une fusée en criant *fffffrrrrrroummmm*, avant de la lancer vers la plafond pour la rattraper en riant. Moi, on me l'a fait une fois seulement, la fusée ; j'ai atterri le cockpit droit sur le plancher. Le pilote était pas au point, qu'il a fait, pour s'excuser. J'ai eu une belle bosse après ça, je pouvais plus porter ma barrette en forme de toutou.

J'aime regarder dans la maison de Patricia. Il y a de la lumière dans toutes les pièces, ils ont pas le souci de l'économie. Dans chacune, je peux voir des scènes de famille, je me crois un peu à la télé, ça me change les idées. Parfois, je prends la place de Patricia, je me fais tout un cinéma. Faut pas que j'exagère sur les scénarios, parce que ça me donne des insomnies. Je sais plus qui je suis et qui j'aimerais mieux être.

Je peux sentir l'odeur de la pâte qui cuit dans le four, et celle plus sucrée des fruits au centre. Des fruits en boîte mais ça fait rien. On est plus pauvres quand il oublie notre adresse. Il a des blancs de mémoire ou c'est tout comme. Alors on mange des tas de choses en conserves, on s'en porte pas plus mal. C'est moins bon, mais on s'habitue à ce que ce soit moins bon.

Maman a dit que j'aurais pas eu cette bosse sur la tête s'il avait pas bu. Bu quoi ?

C'est sûr qu'il va rentrer demain. On a besoin de lait, je dois former mes os. Il me laisserait pas me

désosser comme ça. L'épicier fait parfois crédit à maman, et aussi de beaux sourires, surtout quand elle porte sa robe à pois jaunes qui la grossit (trop de pois, je lui dis tout le temps) et lui donne la forme d'un abat-jour, vu qu'elle est mince comme un pied de lampe. Mais, depuis quelques temps, on a plus le droit à ça, me demandez pas pourquoi. Peut-être parce que maman a arrêté de sourire à un moment donné.

Un jour, Patricia m'a montré la montre Donald Duck que le sien lui avait donné, et c'était même pas son anniversaire. On peut lire l'heure parce que Donald a des bras qui font tout le tour de son corps, comme ça se pourrait pas dans la vraie vie. Le mien, tout ce qu'il m'a donné que je me rappelle bien, c'est une claque parce que j'avais joué avec la sienne de montre et que j'avais arraché la petite roulette en la remontant trop longtemps et à l'envers surtout. Ça a laissé un petit bleu en forme de sucette d'amour. C'est comme ça quand on n'a pas l'habitude de toucher, on touche un peu trop fort.

Un monsieur vient de partir. Il est arrivé avec un masque d'enterrement sur la face, et une mallette sérieuse qui avait l'air d'une tombe. Il en a sorti une enveloppe qu'il a tendue à maman au lieu d'une poignée de main comme quand on est poli. Maman a éclaté en sanglots lorsqu'il a repassé la porte avec sa mallette pis sa face *laitte*. Elle a dit que papa ne reviendrait plus. J'ai sifflé pour faire semblant que ça me dérangeait pas et lui ai demandé si je pouvais avoir un verre de lait s'il vous plaît. Elle m'a regardé avec un silence dans ses yeux en rond tout mouillés, comme si je lui donnais l'ordre d'aller cueillir un

canard sur Mars. Elle s'est remise à pleurer. Mon doux Jésus, dites-moi qu'il existe un endroit où on met les papas perdus et retrouvés, comme pour les objets. Parce que sinon, je me désosse à coup sûr, moi.